



•

DÉGÂT D'EAU

CINQUIÈME ÉPISODE
D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE
MANIÈRE D'INTERLUDE QUI NOUS RAMÈNE,
PAR LES MÉANDRES DU DESTIN,
À LA MATÉRIALITÉ DES LIVRES

05

PAR DANIEL CANTY
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

... l'excursion sans aventure et sans imprévu
qui nous ramène en quelques heures à notre point
d'attache, à la clôture de la maison familiale...
Julien Gracq, *Les eaux étroites*

J'ai déjà exposé dans ces pages mes préoccupations sur l'incompatibilité de l'eau et des livres. Le 31 juillet dernier, un sinistre domestique m'a rappelé à elles. Je rentre chez moi après une longue marche. C'est un bel après-midi d'été, et j'aime ventiler mes pensées dans l'air et la lumière de la ville. Je me raconte de vagues histoires, je dérive au fil d'une idée, je contemple ce qui se passe. C'est mon métier.

De nombreux matins, avant de partir dans la ville, je vérifie par trois fois si ma porte est bien verrouillée. Pourtant, il n'y a rien à voler chez moi que des papiers et des livres, peut-être quelques tableaux, de vieux appareils photos et autres

mémentos. On s'invente des drames qui n'arrivent pas, alors que le quotidien en improvise d'autres. En rentrant ce soir-là, je découvre, au milieu du corridor qui relie le salon et la cuisine, mon seau de plastique rouge, posé sur une serviette mouillée. Une bibliothèque basse longe le corridor, coiffée d'empilements verticaux qui découpent comme le profil d'une ville de papier. Plusieurs centaines de livres s'y entassent. Ma vadrouille, plantée dans le seau, dessine une diagonale inquiétante, sorte de cordon de sécurité improvisé. La porte qui mène au balcon arrière est entrouverte, et j'entends la propriétaire qui s'entretient avec la femme à tout faire qu'elle emploie. Le plafond a les allures d'une

cloque boursouflée. Des gouttes d'eau s'en écoulent avec l'insistance d'une torture chinoise. Je m'inquiète, mais tout de même je m'émerveille. Le désastre est enfin arrivé en mon absence, et les serres n'y ont rien pu.

Les livres semblent intacts. La propriétaire m'explique que la nouvelle voisine du troisième, que je n'ai jamais vue, est européenne, et qu'elle est dotée d'une chevelure particulièrement luxuriante. Le débit d'eau est une des merveilles du nouveau monde. Elle aurait bloqué la tuyauterie à force de se laver les cheveux. Cela dit, la propriétaire et la femme à tout faire, dans leurs tentatives de déblocage, m'avouent qu'elles ont utilisé une puissante chimie corrosive. Je comprends mal. L'appartement de la jeune femme ne surplombe pas directement le mien. Comment ses eaux peuvent éclater sur ma tête ? La tuyauterie suit des parcours mystérieux. On ne sait pas vraiment où l'on vit.

Les plombiers viendront élucider l'affaire lundi. C'est un corridor étroit, et il me faut vider la bibliothèque, leur laisser assez d'espace pour travailler. Je m'exécute pendant que la propriétaire est encore là et découvre que toute la rangée inférieure a été endommagée par l'eau. De grandes taches brunes maculent les tranches. La poussière amalgamée à l'eau compose une sorte de colle inefficace, poreuse et désagréable au toucher. Dans certains cas, les couvertures sont collées au corps du livre. J'avoue que j'ai commis péché de pulvérulence. Et, encore une fois, je comprends mal comment l'eau, en suintant du plafond, a pu ainsi subrepticement s'immiscer sous la tablette inférieure.

Le jour d'après, de retour de mon match de soccer, la situation s'aggrave. L'enveloppe du plafond, dans une ultime palpitation de cœur meurtri, s'est affaissée dans le corridor. De grandes plaques de plâtre peint et des pompons de mousse isolante jonchent le plancher de bois franc. On dirait un paysage en miniature. La lampe encastrée pendille comme un œil au bout de son nerf. Lundi arrive. Un des deux plombiers, à qui je raconte l'histoire de la boule de cheveux, lève le doigt, d'un air amusé, vers le trou rouillé de la grosseur d'un cinq sous dans le tuyau usé. Aucun poil en vue. Il y avait des rats au fond des caravelles des colons. J'imagine la boule de cheveux de la voisine en rongeur égaré et malfaisant, retrouvant son chemin

vers l'Atlantique, puis l'Europe, par le labyrinthe des égouts.

J'ai connu la puissance féodale des assurances en perpétrant le premier dégât d'eau de ma vie adulte. J'achète à un ami qui repart vers Vancouver une nouvelle laveuse usagée, que j'installe à la va-vite un samedi matin. Je lance une brassée inaugurale et, homme d'habitude, je pars jouer au soccer. Le tuyau d'échappement se détache en mon absence. J'habite au deuxième. À mon retour, l'eau a ruisselé par les murs jusqu'au rez-de-chaussée, derrière les armoires de la propriétaire. Elle me convie à une visite guidée des boursouflures du plâtre. Ce devait être joli, cascasant comme ça, petite chanson d'eau glissant dans les murs. En plus, ça n'arrive probablement qu'une fois. Il est des pensées qu'on fait mieux de taire. Je n'ai pas d'assurances, et la poésie du désastre a vite fait de se dissiper. Au bureau des courtiers, je feuillette nerveusement la brochure de la corporation. Ces gens possèdent un château en France, et j'ai à peine de quoi payer mes impôts. L'agent est en tout cas compréhensif – peut-être un amateur de littérature ? – et ce que je comprends, à l'issue de notre entretien, c'est que je paie, en une fois, la balance de quelques années sans assurances.

La vie a de ces retournements. Je fais parvenir une liste de mes pertes à l'expert en sinistre. Je n'avais jamais considéré ma bibliothèque sous la forme d'un chiffrier auparavant. Une telle comptabilité est fort instructive. La valeur de mes livres, selon le cours du marché, s'élève à des milliers de dollars. Vraiment, on verra ce que ces assureurs ont à faire de la littérature.

La tablette inférieure alignait des ouvrages de grand format, pour la plupart francophones. Je me disais justement que je ne parlais pas assez de livres français dans ces pages. Les naufragés sont au nombre de 137. Tenons-nous en aux livres d'eau. Il y avait là une première édition de *La vie mode d'emploi* – Percival Bartlebooth peint des marines – et le *Rivage des Syrtes*, dans une édition de 1952, ornée de lettrines bleu aquatique. Voici le *Mont Analogue*, aimantant les eaux au centre du monde. Voilà aussi *Les lèvres de l'eau* et *La fille de Christophe Colomb*, née d'un œuf et de son père découvreur. Voilà Maqroll, le gabier d'Alvaro Mutis, et les pirates de Marcel Schwob, la navigation à

longueur de vie de *Novecento* et l'hôtel méditerranéen d'*Océan Mer*. *Le matin des origines*, le village d'enfance de Pierre Bergounioux a été inondé. La *Nouvelle grammaire finnoise* est celle d'un marin amnésique, naufragé dans une langue étrangère. *La barque le soir* de Tarjei Vesaas est un *stream-of-consciousness* fermier. Rivières et lacs du Québec : *Sept lacs plus au Nord*, *L'ogre de grand remous*, *Le monde sur le flanc de la truite*. Tout de même, il y a quelques anglais, par ici. L'usine d'épuration de Toronto est un palais byzantin dans *In the Skin of a Lion*, et je referme cette liste sur les eaux noires de *Black Water*, énorme anthologie de littérature fantastique d'Alberto Manguel.

Au début de l'été, je lisais *The Natural History of the Destruction of Books*, un essai de Fernando Baez, qui, avant de devenir le bibliothécaire en costard, cheveux gominés, de la collection nationale du Venezuela, nous jaugeant du regard sur le pli de la jaquette de son livre, était un petit garçon qui a découvert l'espoir du monde par les trésors d'une bibliothèque publique, un jour emporté par les eaux de la rivière Canori :

Mon bonheur a été brutalement interrompu parce que la rivière Canori, un des tributaires de l'Oniroco, a soudainement débordé de ses berges et inondé la ville, emportant avec elle les papiers qui constituaient l'objet de ma fascination. Elle a pris tous les livres. Et j'ai perdu mon sanctuaire et une

partie de mon enfance dans cette petite bibliothèque, recouverte par les eaux noires. Parfois, dans les nuits qui ont suivi, j'ai rêvé que L'Île au trésor sombrait, alors que dérivait une des pièces de Shakespeare.

L'expert en sinistres a raison : l'échelle des désastres varie en fonction du lieu où l'on vit. J'étais encore enfant quand j'ai commis mon premier délit aqueux, en oubliant le bain que je faisais couler à ma mère. C'est alors que j'ai connu la roucouillante mélodie de l'eau par les murs, la peau de cœur plissé des maisons mouillées. Ce rêve qui me visite encore, où l'armoire à jouets du sous-sol de ma maison d'enfance donne sur un réseau de cavernes aquatiques, a-t-il commencé ce jour-là ? J'ouvre les portes de l'armoire et les eaux se déversent dans le sous-sol, le transforment en piscine et je peux nager jusqu'à leur source, rejoindre mes amis qui s'amusent dans l'eau de la caverne souterraine, parmi les jouets flottants.

Cet été, dans la zone inondée de la tablette inférieure, deux livres du même auteur ont miraculeusement été épargnés par les eaux : *Liberté grande*, premières proses d'un jeune Gracq, et *Les eaux étroites*, où le vieux Gracq remonte le cours d'une rivière d'enfance. Je le relis. Il ne faut pas s'inquiéter des pertes. La bibliothèque inondée ne sera jamais vidée de son contenu. Les livres, emportés avec nous dans le cours du temps, savent tôt ou tard retrouver leur chemin vers nous. •

LE BATHYSCAPHE N°5,
PRINTEMPS 2010

—

LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM

